

# Sans-abrisme : l'épreuve d'habiter

Armandine Penna

**Pour les personnes sans domicile, la recherche d'un toit est une quête quotidienne. Une épreuve de survie entre abri précaire et hébergement social, dont l'enjeu est de conserver le souci de soi.**

Comment habite-t-on sans toit ? Comment peut-on s'en sortir quand on n'a aucun chez-soi où rentrer ? Pour pouvoir poser cette question à ceux qui la subissent, il faut d'abord trouver où les rencontrer. Ils n'ont pas d'adresse, hormis bien souvent celle du CCAS (centre communal d'action sociale) qui porte leur domiciliation. Ils ont un numéro de téléphone, mais la batterie n'est pas toujours rechargée, le crédit régulièrement épuisé. Nous les croisons pourtant au quotidien dans l'espace public, plus ou moins invisibles, plus ou moins repérables aux stigmates du SDF<sup>1</sup> : mine d'une nuit au sommeil troublé par l'insécurité, vêtements douteux, sac à dos ou caddie, accompagnés d'une bouteille ou d'un chien, parfois simples passants errant dans la foule. Là ce matin, ici ce soir, peut-être ailleurs demain, au gré des galères ou des bons plans, des violences ou des solidarités. Ils oscillent entre « la survie de jour » et « la survie de nuit », ces « deux versants inséparables de l'habitat précaire » comme le décrit la sociologue Pascale Pichon. Enseignante-chercheuse à l'université Jean Monnet de Saint-Étienne (Loire), Pascale Pichon rencontre depuis plus de trente ans des personnes au parcours de rue très divers, mais pour qui habiter est toujours « une épreuve à surmonter<sup>2</sup> ». « Pour elles, l'habitat précaire ne se limite jamais à une simple solution palliative au logement, il est une succession de pauses et de ruptures dans un parcours chaotique ; progressivement, l'instabilité ruine l'espoir de "se poser" en un lieu et efface les souvenirs d'un chez-soi », analyse la chercheuse. Selon ses termes, chaque personne sans domicile se compose donc un « circuit personnalisé », allant et venant entre abri précaire et hébergement social (d'urgence ou de réinsertion), dans les recoins d'une ville qui est à la fois lieu d'exclusion et lieu d'accueil.

Je suis retournée sur les traces de quatre personnes sans abri que j'avais déjà croisées sur le territoire de l'agglomération nantaise, pour leur demander où elles en étaient de leurs errances et de leurs espoirs de toit.

## Gwendola, en sécurité à l'hôtel

Gwendola<sup>3</sup>, quarante-deux ans, vit depuis plusieurs semaines dans une chambre d'hôtel, aussi confortable qu'éphémère. Je l'ai rencontrée en accompagnant une travailleuse sociale du SIAO 44 (service intégré d'accueil et d'orientation de Loire-

1. La terminologie administrative SDF, pour « sans domicile fixe », succède dans le débat public aux termes de « vagabond » et « clochard » à partir des années 1980. Ces trois lettres recouvrent pourtant des situations très variées d'exclusion et d'errance, allant du sans-abri de droit commun au migrant.

2. Pascale Pichon, « Vivre sans domicile fixe : l'épreuve de l'habitat précaire », *Communications*, 73, 2002. Manières d'habiter PP 11-29.

3. Prénom d'emprunt.

← Aboubacar, demandeur d'asile d'origine guinéenne, vit dans un squat nantais avec d'autres exilés comme lui sans place d'hébergement étatique, grâce au soutien de militants. © Photo Armandine Penna.



Le dispositif d'accueil d'urgence de l'ex-caserne Mellinet, géré par l'association Aurore, accueille cent cinquante hommes sans domicile ; un algeco de 7 m<sup>2</sup> leur sert de chambre. © Photo Armandine Penna.

Atlantique). Le service hébergement de ce dispositif suit les personnes qui ont eu la chance de se voir attribuer une place du 115 pour quelques nuits, familles et femmes seules en priorité. En fauteuil roulant, Gwendola a bénéficié d'une mise à l'abri plutôt longue dans le contexte de la crise sanitaire. Après une dizaine d'années dans le sud de la France et un retour chez sa mère à Nantes, elle s'était retrouvée à la rue quand cette dernière l'avait mise à la porte à cause de son alcoolisme. Lors de notre première rencontre en plein après-midi, Gwendola est assise sur le grand lit. Son compagnon au visage bouffi par le mauvais vin est là en visiteur, comme tous les jours, au grand dam du personnel de l'hôtel. Il a posé son sac à dos dans un coin de la pièce, se sert un café qu'il renverse sur les draps blancs. Gwendola dit « passer ses journées à colorier des mandalas apaisants ». Lui assure « l'aider et lui acheter des protections pour incontinence grâce à l'argent de la manche ». Ils ont fait une demande pour être hébergés ensemble. Le jour où j'ai rendez-vous avec Gwendola, cette fois

seule pour qu'elle se dévoile un peu plus, elle m'apprend via le téléphone de l'hôtel que son compagnon l'a frappée. La porte de sa chambre se referme, elle ne veut plus me revoir. Elle est ensuite transférée dans un autre établissement « touristique » nantais, dans l'attente d'une place en appartement de coordination thérapeutique pour se reconstruire en sécurité. La mise en danger du corps est pire pour les femmes à la rue, encore plus vulnérables quand elles sont en situation de handicap.

### Les errances d'Olivier et ses chiens

Grand gaillard originaire du coin, ancien bérêt vert de la Légion étrangère, adepte des armes et prêt à se battre, Olivier, quarante-six ans, ne se sent pourtant protégé que flanqué d'un ou plusieurs gros chiens. Il m'a donné rendez-vous dans le dispositif d'accueil de l'ex-caserne Mellinet. Comme cent cinquante autres hommes sans abri (dont une quarantaine



Toujours accompagné d'un ou plusieurs chiens, Olivier alterne entre des abris précaires à la rue et des hébergements d'urgence sociale quand ils acceptent les animaux. Ancien enfant placé, ancien militaire, il a conscience que la violence de sa vie l'a profondément marqué. © Photo Armandine Penna.

de migrants), il habite dans un des nombreux préfabriqués alignés ici : sept mètres carrés qu'il partage avec sa chienne Artémis. « J'ai de l'intimité quand je ferme à clé, mais il y a trop de bruit et de gens qui ne se respectent pas », confie-t-il dans le bureau des éducateurs. Je l'avais rencontré il y a quelques semaines alors qu'il était hébergé dans un gymnase dont il a été exclu. Entre-temps, Olivier avait dormi quelques nuits dans une de ses « cachettes », ne pouvant se réfugier à la halte de nuit où les animaux sont interdits.

Cage d'escalier, garages, dans une tente sous un pont... Il s'est déjà abrité des intempéries dans plus d'un « squat », choisit le plus couverts et fermés possible pour offrir un semblant de protection. Le plus luxueux est celui qu'il a partagé avec quelques « collègues » : un appartement avec électricité, eau et wifi dont ils se sont fait déloger par les forces de l'ordre. « J'ai beaucoup voyagé. Je vis au jour le jour, je dors où le vent me mène », résume Olivier. Il aime à préciser

qu'il est né le jour de la Saint Parfait, avant de raconter sa vie d'aléas. Une mère peu aimante et un beau-père qu'il envoie à l'hôpital, une longue liste de familles d'accueil dont il fugue, un désamour de l'école qui le conduit à s'engager dans l'armée à l'âge du bac. Il rapporte des cauchemars de la guerre d'Irak, travaille un peu dans la sécurité, tombe dans les addictions et la vie à la rue. « Je suis SDF, Sans Difficultés Financières », ironise-t-il, car il vit grâce à une AAH (allocation adulte handicapé) et a recours aux services de l'urgence sociale. « Je ne me suis jamais vraiment senti chez moi quelque part », réfléchit Olivier. Sauf peut-être dans cet espace vert de Normandie où il a campé, jusqu'au jour où sa tente a été détruite sous les coups de bois d'un cerf qu'il dit avoir tué avec ses chiens de l'époque. « Mes animaux sont ce que je possède de plus précieux, ils m'aident à rester debout », confie cet homme à fleur de peau. Il rêve d'un studio avec un jardin où il pourrait vivre avec une petite horde. Quelques jours plus tard, Olivier me téléphone pour me



Cyril fait du « camping sauvage » depuis cinq ans dans le sud de l'agglomération, ne voulant pas recourir aux services de l'urgence sociale. © Photo Armandine Penna.

dire qu'il a été de nouveau exclu suite à une bagarre. Il est retourné dormir dans une de ses cachettes urbaines.

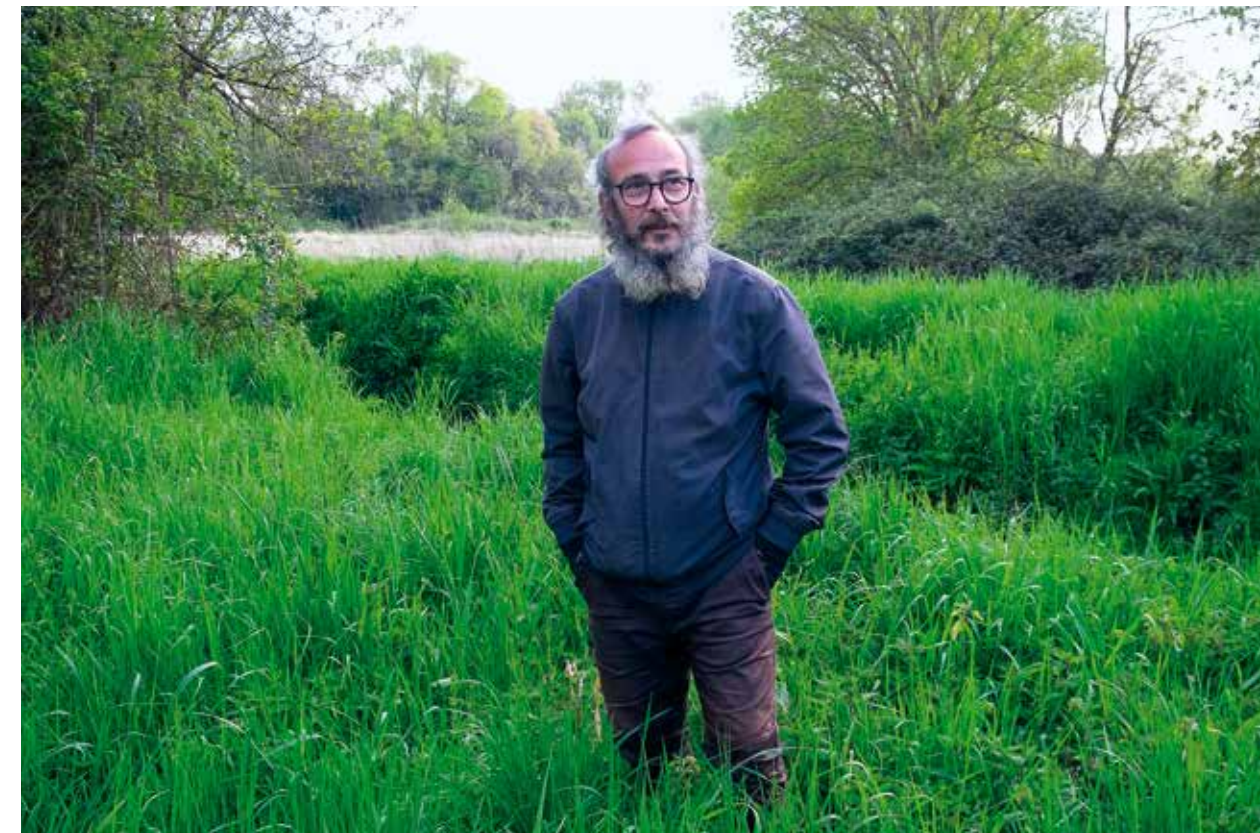
### Cyril à l'écart

Certaines franges des classes populaires sont davantage menacées par la désocialisation qui mène à la perte du domicile. Comme dans le cas d'Olivier, c'est un processus qui peut commencer dès l'enfance<sup>4</sup>. Cyril, cinquante-deux ans, en est un contre-exemple, victime d'un « accident de la vie ». Je l'avais aperçu il y a plus d'un an sous un pont le long de la promenade de la Jaguère, entre Rezé et Bouguenais (Loire-Atlantique). À cette époque, il s'était fabriqué un fragile auvent avec quelques parapluies ouverts et rechargeait son téléphone avec un chargeur solaire. Je l'ai perdu de vue de longs mois et retrouvé plus bas dans la coulée verte, sous une tente plantée non loin d'une voie routière. Il y a quelques années encore, il était cuisinier, vivait dans un appartement avec sa femme, voyait ses enfants devenir adultes. Suite à une séparation, il a perdu logement et emploi, puis le lien avec ceux qu'il aime.

Il vit isolé dans des coins de nature du sud Loire, tenant à ne rien devoir à personne. « C'est comme du camping sauvage », assure-t-il, les

yeux mélancoliques derrière ses lunettes. « Mais ma maison est comme celle en paille des trois petits cochons, elle peut s'envoler... Alors je la démonte et je prends tout avec moi à chaque fois que je pars », explique-t-il, revenant justement d'un rendez-vous chez le médecin. Pour garder la forme, il court chaque jour autour, et pour garder un lien au monde, il lit le journal.

La rivière pour lavabo, les oiseaux pour radio, Cyril vit un peu comme un Robinson Crusoe. Il compte « désormais le temps en mois » et expérimente « le dénuement ». Les bagues à ses doigts et le couteau que lui avait offert son ex-femme sont les derniers vestiges d'une vie plus civilisée. Est-ce par orgueil ou par déni ? Même s'il a été repéré par le Samu social, Cyril ne veut pas recourir à l'assistance, étape qui marquerait officiellement son statut de SDF. D'ailleurs, il préfère se « nourrir de pain et d'eau plutôt que d'aller aux Restos du cœur, devenus une entreprise ». Un temps dans la cabane d'un cimetière puis à l'hôtel après son opération du cœur, ses économies deviennent rares, le versement de son RSA est bloqué. Mais il n'est pas encore prêt à vendre ses bijoux. Le logement idéal ? « Un habitat ordinaire où je me sentrais en sécurité, avec une cuisine pour me faire à manger et une télé », répond Cyril, qui voit cette perspective s'éloigner avec celle de son retour au travail, mais garde la tête lucide et



Cyril avait une vie normale avec un appartement, un travail, une femme et des enfants. Après une séparation et beaucoup d'ennuis, il s'est retrouvé à la rue. © Photo Armandine Penna.



Aboubacar n'a qu'une obsession : pouvoir travailler pour envoyer de l'argent à sa femme et ses enfants restés au pays. © Photo Armandine Penna.

4. Selon le rapport 2019 de la Fondation Abbé Pierre, 26 % des sans-abri nés en France seraient d'anciens enfants placés.

haute. Contrairement à d'autres, il refuse de pallier sa solitude en se constituant un réseau de compagnons d'infortune. « Je veux rester à l'écart du groupement des gens à la rue, malgré tout le respect que je leur dois », glisse l'homme, souriant malgré tout.

## Il s'agit de « ne pas sombrer dans l'abandon de soi, risque ultime de la survie ».

### Les espoirs français d'Aboubacar

La communauté, c'est au contraire ce à quoi s'accroche Aboubacar, trente-cinq ans. Ce demandeur d'asile d'origine guinéenne vit avec une trentaine d'autres exilés dans un squat nantais, une maison abandonnée depuis plusieurs années par son propriétaire. De nombreux migrants africains sont arrivés comme lui l'année qui précède le confinement, et faute de places dans les dispositifs d'État, ils ont erré avant d'atterrir dans des hébergements soutenus par des militants. Il me reçoit à la table d'une cuisine de fortune, lieu de vie collectif où vont et viennent d'autres Guinéens. Le squat s'organise en plusieurs secteurs, où les exilés cohabitent selon leur origine. « C'est l'union qui fait la force. Nous sommes habitués à vivre ensemble et nous nous entraïdons », salue Aboubacar. Un rat passe sur une poutre. « Je n'ai pas le choix. Je remercie infiniment les militants pour ce toit », insiste Aboubacar, qui a trop souvent appelé le 115 en vain. Il se souvient des nuits d'angoisse qu'il a passées « exposé à tout » dans le hangar à vélos à l'arrêt Haluchère, avant de se réfugier au petit matin dans le tram pour dormir enfin. À présent, son obsession est d'obtenir un récépissé pour pouvoir travailler, puis troquer les fenêtres cassées contre un vrai logement. « Je vais ramasser le muguet, pour l'instant c'est tout ce à quoi je suis autorisé », déplore Aboubacar, qui vient de commencer le jeûne de ramadan. Un colocataire déroule son tapis à côté de nous dans la cuisine et commence à psalmodier sa prière. « Mais le père fut sage de leur montrer avant sa mort que le travail est un trésor », récite quant à lui Aboubacar, reprenant la fable de Jean de La Fontaine *Le Laboureur et ses enfants*, qu'il a apprise petit au pays. Il a laissé là-bas une maison, sa femme et ses enfants, il aimerait pouvoir leur envoyer de l'argent.

Aboubacar et ses compatriotes, Gwendola et ses coloriations, Olivier et ses chiens, Cyril et son footing... Pour chacun d'eux, l'enjeu présent est le maintien de soi. Il s'agit de « ne pas sombrer dans l'abandon de soi, risque ultime de la survie », rappelle la sociologue Pascale Pichon. Malgré un habitat précaire peu propice à leur « sécurité ontologique<sup>5</sup> », les personnes sans domicile tentent de préserver une forme de chez-soi, un espace d'intimité entre les frontières mouvantes des espaces privé et public. Pascale Pichon, dans le cadre d'une étude sur l'expérience du chez-soi menée avec d'autres chercheurs dans toute la France, a développé une théorie des 4 A du « chez-soi » : Attachement (aux lieux, objets et gens), Aménagement, Appropriation et Ancrage (dans un milieu social mais aussi géographique). « Dans ces conditions [d'habitat précaire, ndlr], seule l'enveloppe corporelle, ultime réserve territoriale, appartient en propre à la personne. La préserver de toute violation, en prendre soin, c'est écarter les offenses et le mépris social, c'est conserver une ouverture aux échanges sociaux, c'est construire le dernier rempart d'habiter », écrit Pascale Pichon. Quant à la sortie de la rue en s'installant dans un habitat digne de ce nom, elle devra passer par quelques rencontres bienveillantes et quelques étapes plus ou moins longues et complexes. Dans tous les cas, le logement en soi n'est pas une solution suffisante<sup>6</sup>. Les personnes doivent réapprendre à habiter. Et trouver une place dans leur récit autobiographique pour leur expérience douloureuse de la vie sans toit.

Armandine Penna est journaliste et photographe spécialisée dans le secteur social. Elle s'intéresse aux problématiques touchant les personnes en situation d'exclusion et aux dispositifs mis en œuvre pour les accompagner. Elle fait paraître des reportages dans plusieurs publications dédiées au travail social (*Lien social*, *Les Actualités sociales hebdomadaires*, *Directions*) et mène des projets photographiques au long cours. Elle vient de réaliser un travail d'archives photographiques pour le SIAO 44, structure portant les maraudes du Samu social et l'hébergement social d'urgence via le 115.

5. Sécurité ontologique : état de sérénité et de sécurité intérieure où peut se trouver une personne qui a suffisamment confiance en elle, en sa situation, en la vie et en les autres.

6. La politique publique dite du Logement d'abord vise à faire baisser le nombre des personnes sans domicile prises en charge dans les dispositifs d'urgence, en favorisant une insertion par le logement : un accès direct à des logements très sociaux avec un accompagnement social adapté. Pour accélérer la mise en œuvre de cette politique, un plan quinquennal 2018-2022 pour Le Logement d'abord et la lutte contre le sans-abrisme a été lancé en septembre 2017.